
LANCE HAWVERMALE
À L'AVEUGLE
THRILLER TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR DENIS BENEICH
Chambon
NOIR

À l'aveugle

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Gabe Traylin est atteint de prosopagnosie, un trouble neurovisuel qui l'empêche de différencier un visage d'un autre. Il ne reconnaît donc les personnes de son entourage que grâce à leur parfum, leur voix, leurs vêtements. Son travail d'astronome au sein d'un observatoire situé dans le désert d'Atacama, au Chili, lui permet de se tenir éloigné de toute civilisation, ce qui l'arrange bien. Mais lorsqu'il est témoin d'un meurtre pour le moins énigmatique, Gabe se retrouve au cœur d'une investigation qui va tout bouleverser et dont il devient le suspect numéro un. Il va alors devoir mener sa propre enquête afin de se disculper et, pour ce faire, s'entourer de trois inconnus : un auteur à la ramasse qui se croit invincible, un jeune aventurier trisomique et sa sœur, une femme essentielle à sa survie, qu'il apprendra à connaître sans pour autant pouvoir la reconnaître.

Ensemble, ils vont exhumer les secrets enfouis du sombre passé fasciste chilien, en même temps que leurs propres abysses, et s'aventurer toujours plus loin dans le désert, au tréfonds de la vengeance.

Comme les températures d'Atacama, alternant entre soleil de plomb, aridité et nuits étoilées emplies de mystère, l'atmosphère d'*À l'aveugle* est changeante, entre courses poursuites haletantes et retours sur l'histoire douloureuse du pays.

LANCE HAWVERMALE.

Lance Hawvermale a enseigné l'anglais et la littérature, avant de se consacrer à l'écriture. Il est l'auteur de trois romans. À l'aveugle *est le premier traduit et publié en France. Lance Hawvermale vit au Texas.*

Titre original :
Face Blind
Éditeur original :
Minotaur Books/Saint Martin's Press, New York
© Lance Hawvermale, 2016
Tous droits réservés

© ACTES SUD, 2020
pour la traduction française

Photographie de couverture : © Anastasiia Shavshyna / Getty images

ISBN 978-2-330-12093-1

LANCE HAWVERMALE

À l'aveugle

thriller traduit de l'anglais (États-Unis)
par Denis Beneich

Chambon
NOIR

Pour maman. Va, bats-toi, triomphe.

Chapitre 1

Pas une goutte de pluie n'était tombée ici depuis quatre cents ans.

Gabe savait que c'était vrai. Il le savait, même si debout sur cette étendue de terre, on ne pouvait être sûr de rien. C'était l'effet que produisait le désert sur vous. Et ce désert en particulier où il n'y avait ni monstres de Gila, ni cactus, ni Bédouins glissant majestueusement sur le sable à dos de chameau. Aucune vérité tangible dans un endroit aussi hostile. On se faisait avoir à tous les coups.

Gabriel Traylin parcourait du regard l'étendue du désert sous la nuit, fumant sans se préoccuper de l'épouvantable cancer qu'il se préparait, songeant à cette inimaginable sécheresse environnante. Quatre siècles, et pas une seule larme tombée du ciel. Comparé à ce désert d'Atacama, au nord du Chili, celui qui se trouvait dans son pays, le désert des Mojaves, prenait des allures de plaine inondable. Ici, les quelques précipitations ne se mesuraient qu'en millimètres et encore ne s'agissait-il que de rare brouillard. Les milliards d'étoiles scintillantes dans le ciel n'étaient pas plus énigmatiques que cette aridité-là ; ce crâne évidé de toute terre. Ce qui s'était passé ici n'était arrivé nulle part ailleurs ; total et lugubre démenti de toute forme de vie.

Comme quelques-unes des femmes que j'ai connues, songea-t-il, ne plaisantant qu'à demi.

Toujours à blaguer, celui-là, même quand il était seul. Peut-être aurait-il mieux fait, à dix-huit ans, de monter sur les planches plutôt que d'aller à l'université de Stanford ? Après tout, il n'y avait

pas grande différence entre un comique fauché et un doctorant endetté jusqu'au cou par le remboursement de ses prêts étudiants. Il s'agenouilla pour écraser son mégot de cigarette sur une pierre qui n'avait jamais connu la douceur de la rosée.

Derrière lui s'élevait l'observatoire, pareil à un gigantesque et silencieux vaisseau fantôme.

Des astronomes de l'Union européenne avaient bâti l'édifice en 2008. L'aridité spécifique à cette région fournissait au télescope de 20 mètres de diamètre une vue des cieux parfaitement dégagée de la moindre bannière de nuages. Aucune onde radio ne venait troubler le ciel. De rares avions passaient. Bien que le désert d'Atacama fût pour le moins hostile à toute forme de vie, dès qu'il s'agissait d'observer le rayonnement d'une ancienne étoile, on était, pour ainsi dire, aux premières loges. Fier de cartographier des galaxies bien trop lointaines pour présenter un intérêt quelconque, Gabe ne valait pas mieux que ses collègues. À vingt-neuf ans, il était aussi le plus jeune d'entre eux, ce qui pouvait l'exempter de son péché d'orgueil.

Rubat appelait ça « la gloriole de Galilée ».

Oh, ce Rubat ! Des mots de poète, mais une hygiène de clochard. Il avait promis à Gabe de l'emmener en ville – ses réserves de bandes dessinées et de cigarettes s'épuisant –, mais tout portait à croire qu'il avait oublié. Gabe était sur le point de regagner l'observatoire pour aller rejoindre son collègue et lui rappeler sa promesse, lorsque, dans l'obscurité, quelque chose remua.

À une centaine de mètres de distance dans l'étendue désertique, à peine discernable sous la lueur des étoiles, quelque chose se déplaçait.

Ce n'était pas un simple mouvement, mais plutôt une sorte de *glissement*.

Gabe se redressa, le mégot de sa cigarette entre les doigts.

La silhouette se déplaça d'est en ouest, facilement, avec la souplesse d'un félin ou d'un gymnaste. Naturellement, pas de puma dans les parages, attendu qu'il n'y avait rien à y chasser. Quant au gymnaste ou à n'importe quel autre représentant de l'espèce humaine… tout ce que Gabe savait c'était que, à part les fantômes,

esprits desséchés des morts, que les indigènes prétendaient apercevoir quelques fois, il n'y avait âme qui vive dans le coin.

Alors, qu'est-ce que c'est ?

Il s'éloigna de l'imposante masse de l'observatoire et fit une douzaine de pas dans la poussière. Puisqu'il n'y avait aucun éclairage extérieur susceptible de déranger le travail des astronomes, Gabe savait qu'à la condition de se tenir parfaitement immobile, il demeurerait invisible pour quiconque. Il n'avait pas voulu s'embêter à prendre sa veste en jean avant de sortir fumer une cigarette, et la fraîcheur de l'air du soir le faisait maintenant frissonner. Atacama était certes un désert, mais la zone se trouvait privée des pluies que l'impénétrable cordillère des Andes arrêtait, laissant ce dernier versant sous le vent, là où l'air était privé de l'humidité des montagnes. Situé à 4 600 mètres au-dessus du niveau de la mer, Atacama n'était pas une étendue de sable brûlant comme le Sahara, mais, à l'inverse, un vortex glacial qui grignotait la planète, telle une brûlure par acide.

Indifférent au froid, Gabe chercha du regard la chose remuante, persuadé qu'il ne pouvait s'agir là d'une illusion d'optique, encore moins d'un spectre découpé dans les ténèbres de la nuit. Posément, sans le moindre empressement, la forme continua à se déplacer, à peine plus qu'une ombre noire sur un fond plus noir encore, impossible à distinguer, mais pourtant repérable. Ç'aurait pu être n'importe quoi. Ou n'importe *qui*.

Minute !

Gabe obtempéra à son propre commandement. Bon Dieu, mais qu'est-ce qu'il fichait ? Durant les six mois où il avait été affecté à ce poste, effectuant le parcours semé d'embûches de ses recherches doctorales, pas une seule fois il n'avait aperçu quoi que ce soit dans ce désert. Il savait ce que Rubat dirait. La silhouette flottante n'était qu'un de ces petits voyous chiliens venu piquer quelques litres d'essence dans le garage de l'observatoire. Pour Rubat, pas question de faire confiance aux gens du coin. C'était un astrophysicien yéménite aux idées bien arrêtées, qui croyait que, un jour, les autochtones viendraient s'en prendre aux étrangers, observateurs d'étoiles, brandissant des torches et des fourches de leur propre fabrication.

Gabe aimait bien ce musulman grincheux encore que – bizarrement – il n'ait jamais vu son visage.

Mais le moment était plutôt mal choisi pour penser à cela. La chose continuait à se déplacer tranquillement vers l'ouest. Gabe ne s'était jamais considéré comme quelqu'un de particulièrement courageux, et le temps manquait de toute façon pour remporter la médaille de la bravoure. Hésitant à se lancer à la poursuite de cette chose, quelle qu'elle soit, il était en même temps hors de question de laisser quiconque s'introduire dans le garage pour piquer de l'essence. Sans véhicules opérationnels, ils seraient contraints de faire appel à un pont aérien. Parcourir à pied une telle étendue aride reviendrait en effet à se promener en cherchant la corde pour se pendre.

Quel que fût ce truc, ça ondulait comme une nappe d'huile sur de l'eau sombre.

« Qui es-tu ? » murmura Gabe, les mots s'échappant à peine de ses lèvres. Se tenant au bâtiment, il gardait les yeux fixés sur la forme et avançait avec elle en suivant ses mouvements. Il en était presque convaincu désormais : il ne pouvait s'agir que d'un homme, bien que cet homme se déplaçât sans faire le moindre bruit. Gabe aurait dû entendre les pas de l'intrus, mais il régnait ici-bas le même silence que dans le cosmos. Nul autre bruit que le rythme de son propre pouls, s'accélérant.

Peut-être s'agissait-il du cousin de l'abominable homme des neiges.

Gabe leva un sourcil devant une telle absurdité. Le week-end dernier, un habitant du coin lui avait raconté l'histoire de Gigante d'Atacama : un géant qui, à ce qu'on rapportait, errait sur ces terres arides. Et, tout comme pour les légendes de Bigfoot du Nord-Ouest américain, la silhouette de Gigante apparaissait invariablement floue lorsqu'on parvenait à le photographier.

Un flou qui ne collait pas à la silhouette qui se déplaçait ce soir dans la pénombre.

Gabe avait choisi le métier d'astronome pour deux raisons. La première tenait à la possibilité d'être seul ; il n'avait jamais été quelqu'un de très sociable, mais c'était dû à sa condition. La seconde, parce qu'il y avait des choses tout là-haut et que cette

idée lui plaisait beaucoup. Des choses qu'on ne trouvait pas sur Terre. Des choses qui avaient participé à la création de l'univers.

Ou, pareillement, des choses qui erraient dans la nuit en plein désert.

Merde. Il fallait qu'il se décide à aller jeter un œil et il le savait.

Rassuré de savoir que l'obscurité le protégerait en le dissimulant, Gabe s'aligna sur la trajectoire du coureur. Quelques secondes plus tard, il fut évident que Gigante ne se dirigeait pas vers le garage, mais plutôt dans la direction du groupe électrogène.

Une paire de gros générateurs de 500 kilowatts chacun constituait le dispositif de sécurité de l'observatoire. Ces mastodontes à moteur diesel reposaient sur des amortisseurs de vibrations de qualité industrielle, pesant l'un comme l'autre un peu plus de trois tonnes et demie, et fournissaient à l'observatoire une alimentation électrique constante en cas de coupure de courant, garantissant ainsi aux serveurs informatiques la capacité d'analyser les données sans qu'une seule parcelle d'information binaire soit perdue. Comme presque tout ce qui se trouvait dans l'observatoire, et jusqu'aux cabines de douche, était informatisé, l'électricité était, par conséquent, la sainte-patronne du lieu ; bénie soit-elle. Saboter les générateurs aurait été…

« Pourquoi ? murmura Gabe. Pourquoi quelqu'un ferait-il cela ? »

Aucune réponse ne lui vint. Les terroristes n'avaient pas besoin de raison. Cet homme qui courait avec une telle aisance en pleine nuit n'était peut-être pas un terroriste, mais un anarchiste. Ou un écoterroriste. Un fondamentaliste religieux ? Un autre genre d'excentrique enragé ? Dans le monde d'aujourd'hui, la liste des suspects était interminable et seule la CIA en connaissait l'étendue, avec, peut-être, quelques journalistes de la presse à scandale.

La silhouette continuait à se déplacer. Gabe se lança à sa poursuite.

Il la rattrapa aux abords du groupe électrogène.

Installés dans un bâtiment annexe en tôle ondulée, les générateurs reposaient sur une dalle de béton coulée par les ouvriers de la région, mais dont le financement avait été assuré par les

contribuables suisses. Bien que le laboratoire de recherches astronomiques fût un projet public auquel douze gouvernements européens s'étaient associés, ce n'était un secret pour personne qu'une société aérospatiale privée, basée à Genève – la Zubriggen Global –, en était le principal actionnaire. Gabe n'avait jamais rencontré le moindre ressortissant d'un pays comme la Suisse, connue pour sa neutralité, mais concevait aisément que cette neutralité ne verrait pas d'un bon œil quiconque menacerait le bon fonctionnement de leur Taj Mahal sud-américain.

Un instant, il songea à rebrousser chemin pour aller chercher de l'aide. Et si le type était armé ?

À quoi bon ? Aucun des astronomes – tous de véritables geeks – n'aurait été capable de lui prêter main-forte. Par comparaison, on aurait pu dire que, de tous, Gabe était encore le plus cool, surtout parce qu'il connaissait son Chuck Palahniuk tout autant que son Roger Penrose* sur le bout des doigts et qu'il n'avait pas l'air complètement ringard avec un blouson de cuir sur le dos. Toutefois, il n'était pas sans savoir que la caractéristique principale des geeks, c'était l'aveuglement.

Il persévéra. Le bruit de ses pas résonnait lourdement à ses oreilles. Son seul espoir, c'était que l'intrus soit suffisamment absorbé par sa tâche pour ne pas entendre son poursuivant approcher. Gabe le désigna du nom de « Messager de Minuit », à l'instar de celui d'un personnage de bandes dessinées, lorsque, tout à coup, le Messager cessa de courir. Arrivée au groupe électrogène, la silhouette ralentit. Gabe était suffisamment près d'elle pour constater qu'il ne s'agissait pas de Gigante, mais plutôt d'un homme mince, et pas très grand. Ses traits se réduisaient à des aplats d'ombres.

D'où sortait-il ? Il avait couru depuis le fond du désert. Tout le monde le savait, il n'y avait rien d'autre plus loin que des villes fantômes datant des mines de nitrate dont l'exploitation avait pris fin voilà bien des années de cela. Les mines étaient donc fermées à

---

* Chuck Palahniuk : romancier américain, auteur notamment de *Fight Club*.
Roger Penrose : mathématicien et physicien britannique dont les travaux portent sur la théorie de l'origine de l'univers.

présent, ces villes pareilles à des coquilles vides qui rappelaient les sites de tournage des vieux westerns, avec leurs portes battues par le vent et un vague sentiment de menace suspendu dans les airs. Plus personne n'y vivait depuis les années 1940, date à laquelle l'azote synthétique avait réduit au minimum les demandes de matière première naturelle. Des vieilles familles qui avaient exploité le salpêtre, il ne subsistait plus rien, sinon des villes rayées de la carte et quelques cimetières.

Parvenu au coin du groupe électrogène, le Messager s'esquiva et disparut.

Tout en espérant que l'obscurité continuerait à le dissimuler s'il se tenait le plus tranquille possible, Gabe avança, à l'opposé du bâtiment annexe, tout en gardant une distance d'environ 5 mètres entre lui et les parois métalliques. En surface, aucun câble électrique ne venait relier l'observatoire à l'annexe ; tous étaient souterrains. Le bâtiment vrombissait faiblement. À l'intérieur, un équipement d'une valeur approchant le million d'euros. Bien que les consoles de contrôle fussent installées dans une pièce sécurisée, située à proximité du bureau de Rubat, quiconque à l'intérieur de l'annexe circulant entre les générateurs et des courants d'un mégawatt de puissance aurait pu compromettre le bon fonctionnement de l'installation pendant plusieurs semaines de suite.

Gabe ralentit tandis qu'il parvenait au coin du bâtiment. Puis il s'agenouilla avant de s'immobiliser.

Et attendit.

Les étoiles rugissaient silencieusement. Un rugissement qui remontait à cent millions d'années, souvent bien plus encore. Gabe connaissait le nom de pas mal d'entre elles. Il était dépourvu de toute capacité à créer du lien, et n'avait peut-être que deux véritables amis, mais il était le frère de sang de chacune des étoiles qui parsemaient le ciel de la nuit. C'était pour de tels moments qu'il vivait ; ces moments au cours desquels les étoiles s'adressaient à lui. Et, chaque fois, il leur répondait.

L'obscurité se déplaça.

Le Messager apparut à l'autre bout de la bâtisse et fit quelque chose qui en révéla la nature indubitablement humaine.

Il se plia en deux, posa les mains sur ses genoux et tenta de reprendre son souffle.

Pourquoi courez-vous ? Gabe avait une théorie pour tout, depuis l'essence de Dieu jusqu'à la mousse quantique contenue dans le corps d'un homme vivant sur le plancher des vaches. Mais pour ce qu'il apercevait en face de lui, il n'en avait pas. Il n'y avait tout simplement aucune raison, en effet, susceptible d'expliquer la course, en pleine nuit, d'un homme seul à travers l'endroit le plus désertique de la planète.

Au moment où le Messager se redressa, quelque chose l'atteignit à la tête.

Gabe recula.

Sous l'impact, le crâne de l'individu était aussitôt parti sur le côté. Gabe ne pouvait distinguer que les contours de la silhouette, ce dernier mouvement n'avait rien de naturel, cela ne faisait aucun doute. Une seconde plus tard, un bruit semblable à un léger soupir se fit entendre. Puis, le Messager s'effondra.

Gabe s'avança davantage, s'attendant à voir Gigante avec une poignée de cailloux dans les mains, mais rien ne transparaissait, sinon les ténèbres pesantes de la nuit.

Lorsque, tout en se mordant la lèvre, il considéra de nouveau la forme étendue à ses pieds, le coureur d'autrefois n'était plus qu'un tas informe au sol.

Gabe retint son souffle. Avant d'expirer lentement. Il attendit. La silhouette effondrée demeura immobile. Quelque chose avait certainement atteint l'homme à la tête, mais l'auteur du coup ne paraissait se trouver nulle part. Vu l'obscurité profonde de la nuit, le désert aurait aussi bien pu être rempli d'assassins, mais Gabe n'en aurait jamais rien su.

Des assassins ?

Ressaisis-toi, mon vieux.

Pourtant, le Messager ne bougea pas. Peut-être était-il…

« Ne me claque pas entre les doigts, murmura Gabe. Bon Dieu, ne me claque pas entre les doigts. » Il voulait regagner l'observatoire, mais au lieu de cela, il se dirigea vers la silhouette étendue face contre terre. Il avançait lentement, le pouls palpitant à

ses poignets. Sa vie s'était déroulée sans histoire. Il avait suivi des études de spectrométrie et, comme tout geek qui se respecte, s'était passionné pour les émissions et les films qui passaient sur une chaîne de télévision dédiée à la science-fiction. Lorsqu'il buvait, c'était toujours sans trop d'excès. De toute sa vie, il n'avait couché qu'une seule fois avec une femme. Elle avait un corps aussi merveilleux que celui des pin-up dessinées par Alberto Vargas*. De cela, Gabe en avait gardé un souvenir impérissable, bien que pour ce qui était des traits du visage, il ne pût en dire autant : il n'en avait conservé aucune image. Somme toute, rien de sa vie passée ne l'avait préparé à ce genre de situation ; avançant à quatre pattes en plein désert chilien, à une heure du matin, vers un inconnu qui était probablement mort.

Au diable, toutes ces incertitudes ! Gabe s'approcha davantage et découvrit des traces de sang.

À cette distance, sa rétine recueillait juste assez de lumière pour que le halo sombre entourant la tête de l'homme à terre puisse être discerné.

L'éclairage aurait-il été satisfaisant, Gabe aurait juré que le corps de l'homme qu'il avait vu s'était transformé à l'instant en ombre du désert. Atacama recélait mille et un sortilèges, disait-on. Il pétrifiait les vagabonds, s'abreuvait de l'eau qui était en vous ; il vous asséchait comme une momie.

Le Messager de Minuit était mort de terreur. Une forte odeur de transpiration flottait dans les airs. Dans l'obscurité, le pantalon du type paraissait informe, mais sa chemise présentait quelques caractéristiques qui créaient une image plus précise de l'homme : de couleur blanche à l'origine, des manches longues, un col boutonné. Il y avait un renflement à l'un de ses poignets. Gabe se pencha, s'assura qu'il s'agissait d'une montre ; un de ces modèles lourds et tapageurs, avec chrono intégré, qu'affectionnent tant les sportifs. À présent que Gabe avait un meilleur angle de vue, il découvrit le cadran de la montre, les aiguilles tritium, luisantes et affichant les secondes et

---

* Alberto Vargas (1896-1982) : illustrateur américain devenu célèbre pour ses dessins de pin-up parus dans le magazine *Playboy* au cours des années 1960-70.

minutes qui continuaient de tourner, même après la mort de son propriétaire.

Mort, mais pas seulement. Assassiné.

S'attendant à une attaque, Gabe tourna sur lui-même. Son regard balayant l'étendue d'avant en arrière, sans que la nuit fournisse un quelconque indice.

Le tueur avait-il pris la fuite ? Ou bien se trouvait-il encore dans les parages ? Par quel prodige avait-il pu y voir quelque chose dans cette nuit de poix et à une telle distance ?

Transpirant malgré le froid, Gabe reprit l'inspection du coureur mort. Peut-être n'était-il pas trop tard ? Il saisit le poignet de l'homme, mais le serra trop fermement pour pouvoir détecter le moindre pouls. Il inspira, expira longuement, relâcha quelque peu sa prise, priant pour que, cette fois, il sente une pulsation.

Rien… ou peut-être un faible rythme ? Étaient-ce les battements de son propre cœur qu'il percevait au bout de ses doigts ? Ou ceux de l'individu qui était encore vivant ?

Sans raison apparente, son regard se porta sur le visage de l'homme.

On aurait pu croire qu'à présent, il renoncerait à toute autre tentative. Mais non. Voilà qu'il s'y remettait, examinant les traits du visage – le nez, la bouche, les yeux et les oreilles de part et d'autre – pour, au final, ne récolter qu'un brouillard insignifiant.

Du plus loin qu'il s'en souvienne, Gabe avait toujours été incapable de reconnaître les traits d'un visage, de différencier un visage d'un autre.

Les neurologues avaient un terme pour cela : « prosopagnosie » – trouble de la reconnaissance des visages. Gabe avait grandi, reconnaissant sa mère à ses vêtements, à la mince alliance qu'elle portait au doigt et, naturellement, au timbre de sa voix. Les traits de son visage restaient cependant indistincts et auraient pu appartenir à ceux de son père ou de son oncle, voire à ceux d'un célèbre présentateur de télévision. Les amis rencontrés au hasard de sorties en ville étaient des étrangers jusqu'à ce qu'ils se mettent à parler. Il aurait pu rencontrer un homme une douzaine de fois et, à la treizième poignée de main, ne pas davantage

savoir de qui il s'agissait, à moins que son costume ne soit coupé d'une certaine manière ou qu'un piercing n'orne sa lèvre ; bref, il fallait à tout prix que ces fichus trucs ressortent, sans quoi n'importe quel visage ressemblait littéralement à tous les autres. Ces mêmes visages n'apparaissaient pas flous pour autant. Gabe décelait chaque détail. Seulement, l'un des effets du développement aberrant de son cerveau avait été de lui rendre impossible toute comparaison de détails d'un visage à l'autre. S'il reconnaissait son propre visage dans un miroir, c'était seulement parce qu'il se tenait devant et qu'il le savait. Mais si vous lui aviez présenté son autoportrait en même temps qu'un portrait d'Ernest Borgnine* en lui demandant de pointer son propre visage, il aurait tenté sa chance à pile ou face.

De cela, il n'en avait presque jamais parlé à quiconque, parce que personne ne l'aurait cru. Par ailleurs, il avait appris à compenser, et comme un beau diable en plus.

Pour l'heure, ça ne l'aidait pas beaucoup. Le Messager aurait pu être son frère, il n'aurait pu le savoir qu'en vérifiant la tache de naissance que Ronny avait au creux de l'avant-bras.

Qui êtes-vous ? se demanda-t-il. Telle était la pensée qui lui revenait le plus souvent, un peu comme chaque fois qu'il rencontrait le regard de quelqu'un.

Qui êtes-vous ?

Prosopagnosie mise de côté, ce que Gabe avait maintenant sur les bras, c'était une tonne d'emmerdes. Il se passa les mains dans les cheveux, tâchant de ne pas paniquer, quand bien même il sentait tout son corps en proie à se laisser envahir par cette émotion. Où était le caillou ? D'une manière ou d'une autre, il fallait qu'il retrouve l'objet qui avait causé tout cela ; preuve que Gigante était bel et bien dans les parages, et qu'il semait des victimes.

Il ne distinguait aucun caillou.

Merde. S'il n'y avait pas de caillou, alors ça voulait dire que…

Gabe ferma les yeux.

---

* Ernest Borgnine (1917-2012) : acteur américain connu pour ses rôles de méchant dans les films des années 1940.

Le Messager de Minuit avait été abattu par balle. Et puisque Gabe n'avait pas entendu de détonation, il en déduisit que l'arme était équipée d'un silencieux.

Un silencieux.

Gabe se redressa et, décidé à regagner le sombre observatoire, il se rua vers le bâtiment. Il n'aurait jamais pu reconnaître le visage de sa mère, mais il connaissait son rire, la délicatesse de ses gestes, et il se rappelait avec une précision parfaite la manière dont elle avait murmuré : « Je t'aime, mon coucou », le jour où il avait embarqué pour le Chili. À vrai dire, c'était encore un gamin qui n'avait rien à faire dans ces régions lointaines, ayant grandi protégé dans sa chambre d'enfant, à l'écart d'un environnement social qui aurait pu compliquer davantage encore le handicap dont il souffrait déjà. Tout en courant, Gabe pensa à sa mère, se demandant aussi quelle distance il pourrait parcourir avant qu'une balle de silencieux ne l'atteigne à son tour, assouvissant de son propre sang l'intarissable soif du désert d'Atacama.

Chapitre 2

À l'abri, enfin.

Aucune balle n'avait traversé la nuit pour venir l'atteindre. Pas plus que n'était apparu un quelconque frère de Bigfoot pour le lyncher avec la force d'une catapulte.

À toute allure, Gabe passa la porte d'entrée et s'élança dans le sombre couloir, éclairé par de rares lampes rouges qui ne nuisaient pas à la vision nocturne de ceux qui travaillaient dans ce bâtiment. Le carrelage crissait sous ses pas.

Il longea les bureaux, la salle de jeux avec son baby-foot, le salon où le poste de télévision diffusait habituellement d'insupportables séries anglaises et, tout aussi insoutenables, des retransmissions de matchs de foot. Gabe n'était pas chauvin, mais, dès qu'il était question de football, il prenait fait et cause pour l'équipe américaine. Il emprunta le couloir sur sa droite et tomba sur les deux plus vieux types du laboratoire, penchés sur une rangée d'ordinateurs avec leurs moniteurs. Sur leurs écrans, des modélisations de l'univers qui étaient tordues, torsadées, échevelées en équations mathématiques.

« Rubat ! »

Ils prirent peur. Montero sursauta et manqua de peu de laisser tomber son mug de café par terre. Gabe savait qu'il s'agissait du Dr Montero parce qu'il était toujours en pantoufles dans l'observatoire. Mais son visage ne paraissait en rien différent de celui du type d'à côté.

L'autre lança un juron en arabe. Celui-là ne pouvait donc être que Rubat.

« Appelez les flics ! » dit Gabe, le souffle court.

D'un geste brusque, Rubat retira ses lunettes, découvrant un visage sans trait particulier.

« Police ? Mais c'est quoi que tu dis ?

– Quelqu'un a été abattu. »

Montero se signa.

« Là-bas, dit Gabe en pointant du doigt le désert. Près du groupe électrogène. Il ne bouge plus, et il saigne. Je crois qu'il est mort, mais je n'en suis pas sûr.

– Mais *qui* ça ?

– J'en sais rien. Appelez vite ces putains de flics ! »

Gabe repartit à toutes jambes. La course à pied, ce n'était pas tellement son truc. Il était déjà à bout de souffle, ce qui était d'autant plus navrant qu'il était encore jeune et mince et qu'on ne sait jamais quand viendra le moment où il ne faudra plus compter que sur soi pour s'en sortir. Faute d'entraînement assidu sur un tapis de course, la vie d'un astronome était en péril.

Il s'élança dans la nuit.

La béance du lieu le frappa comme toutes les fois qu'il s'y trouvait. Face à un tel décor, on pouvait penser que Christophe Colomb avait eu tort de découvrir ce continent. À trop s'enfoncer dans le désert, il arrivait un moment où quelque chose se brisait, ne vous laissant avec rien d'autre qu'un espace sans fin où la distance ne pouvait s'estimer qu'à l'aune du temps qu'avait mis la lumière pour arriver jusque-là.

Brusquement, une douzaine de faisceaux lumineux éclairèrent son dos. À l'intérieur du bâtiment, Rubat et l'équipe avaient activé les puissants projecteurs extérieurs. Le sol était à présent aussi éclairé qu'une cour de prison, révélant la présence de Gabe et la direction qu'il prenait.

Quelque chose clochait.

Était-il à ce point troublé par les circonstances qu'il en avait oublié l'endroit exact où l'homme était tombé ? Était-ce de l'autre côté du groupe électrogène qu'il s'était écroulé ?

Gabe contourna l'annexe en tôle ondulée, désormais parfaitement distincte sous les rayons des spots fixés à des poteaux qui couraient tout le long du périmètre de l'observatoire.

Il ne vit rien.

Il s'immobilisa. Haletant. Il effectua un tour complet sur lui-même.

Sur le sol, pas le moindre corps, mort ou vivant. Le Messager de Minuit avait disparu.

Les flics du pays utilisaient les rubans jaunes pour délimiter la scène, les mêmes qu'aux États-Unis.

Gabe s'assit sur le socle de la statue de Kepler, un mug de café entre les mains. Les *carabineros de Chile*, des agents en uniforme, avaient disposé un périmètre de sécurité bien qu'il n'y eût aucun corps à protéger.

Pour les indices, songea Gabe, en se rappelant les séries policières à la télévision. *Ils veulent s'assurer qu'aucun indice ne sera détruit ou déplacé par mégarde*.

Ils étaient arrivés par hélicoptère de Calama, la grande ville la plus proche. Lorsque la sécurité des étrangers et autres expatriés était en jeu, ils faisaient preuve d'un zèle quelque peu excessif. Quand ils avaient interrogé Rubat, on aurait cru qu'ils s'adressaient au Pape. Gabe savait que, tôt ou tard, son tour viendrait. Il laissa son café refroidir, assis au pied de la statue de l'homme qui, le premier, avait décrit avec exactitude le mouvement des planètes. Ce qui n'avait pas été une mince affaire. Les pieds sculptés de Kepler étaient si larges que tout le monde aurait pu trouver de la place pour s'asseoir dessus. Pour Gabe, Kepler, c'était le borgne au pays des aveugles.

« Gabriel ? »

Il releva les yeux et oublia Kepler en apercevant deux hommes qui auraient pu être n'importe qui. Sur la gauche, c'était Rubat, identifié à sa blouse de laboratoire et à la manière dont il avait prononcé son nom. L'autre, en costume, était aussi anonyme qu'un bloc de glaise.

« Est-ce que ça va ? demanda Rubat.

– Le loup. »

Rubat croisa les bras sur sa poitrine.

« Je ne comprends pas, dit-il.

– L'histoire du garçon qui criait au loup. C'est ce que tu penses, pas vrai ? Je délire, je suis défoncé ou j'invente ça de toutes pièces. Je crie au loup. Mais je suppose qu'au Yémen, on ne connaît pas cette histoire.

– C'est ça que tu fais ? Crier au loup ? »

Gabe avala une petite gorgée de café. Siroter sa boisson n'apportait rien de réconfortant. Soit on arrêtait de faire l'enfant et on avalait ça d'un trait, soit on ne se raccrochait plus à son mug comme à un doudou.

« Si je ne l'avais pas touché, je dirais que ce n'est qu'un effet du désert. Une sorte de mirage nocturne. Mais je l'ai bel et bien touché. Je l'ai *senti*. »

La silhouette en costume dit quelques mots en espagnol.

Le patois régional, ce n'était pas le point fort de Gabe. De Rubat, encore moins.

L'homme se remit à parler.

Gabe leva à nouveau les yeux vers lui, examina ce visage que son cerveau interprétait comme s'il avait scanné une feuille de papier blanc. Cependant, il maintint son observation et attendit. Tout à coup, une voix qui venait de derrière lui dit : « Kepler, c'était le monsieur avec la Terre qui tournait autour du Soleil, non ? »

Gabe se tourna. Il ne vit qu'un autre costume. Celui-ci était apparemment un peu plus baraqué et portait des mocassins, mais c'était bien toute la différence. Il n'y avait pas cette petite pièce de monnaie qu'on place sur la languette de la chaussure comme le veut la coutume.

Un peso par pied, se dit-il, sans avoir le cœur d'en rire.

« Kepler, c'est ça ? demanda l'homme, la voix à peine teintée de son accent espagnol.

– Copernic, répondit Gabe.

– Naturellement, où avais-je la tête ? Je n'étais pas toujours au fond de la classe pendant les cours de sciences. Mais, à cette époque, Antonella Savedra était venue s'asseoir devant moi et il avait alors été plus difficile d'écouter le prof. »

Il lui tendit la main.

« Je m'appelle Braulio Fontecilla, de la police judiciaire. »

Gabe lui serra la main.

« Gabriel Traylin.

– Vous auriez dû la voir.

– Qui ça ?

– Antonella. Elle avait dix-sept ans. J'en avais seize ; le plus jeune de ma classe. Ma mère m'avait fait sauter une année parce que je savais lire. Antonella avait les cheveux les plus noirs que j'aie jamais vus ou que je ne verrai jamais. »

Gabe continuait à soutenir le regard du type, quand bien même cela ne lui servait à rien, puisque Fontecilla se résumait à une voix et à une silhouette sans expression faciale particulière. Il savait cependant que les flics préféraient ce genre d'attitude de la part de leurs interlocuteurs, surtout quand ces interlocuteurs étaient mêlés à des histoires louches.

« Je sais qu'il était là, dit Gabe.

– Je suis de votre avis. Sinon, ça voudrait dire que vous avez intentionnellement laissé des traces de sang sur le sol pour brouiller les pistes ; ce qui ne serait pas la chose la plus bizarre que j'aurais vue de ma vie, mais plutôt… comment dit-on cela ? Ah oui, non probable.

– Improbable.

– C'est cela. Improbable. Comme je vous l'ai dit, nous avons trouvé du sang.

– Ouais. Quelque chose… l'a atteint à la tête. »

L'autre homme, le collègue de Fontecilla, sortit un calepin. Il faisait partie de ces astucieux Sud-Américains qui prétendent *hablar* l'*english*, mais se gardent bien de s'y risquer. Il prenait en note le détail des événements rapportés par Gabe.

Au moment où l'interrogatoire prit fin, Rubat vint s'asseoir au pied de la statue, à même le socle, les mains soigneusement jointes sur ses genoux. Fontecilla se tenait à quelques pas de là, mains dans les poches, le regard absorbé par la contemplation des étoiles. Gabe ne s'en rendit compte qu'après coup, mais l'homme portait un chapeau. *Un Trilby, si c'est bien le nom qu'on leur donne*, pensa-t-il. Il ne l'avait pas remarqué avant, parce qu'il avait été trop occupé à

fixer cet homme droit dans les yeux ; ceci à seule fin de ne pas lui paraître suspect. Il n'avait aucune intention de les informer de sa prosopagnosie. Comme tous les autres, les flics trouveraient cette histoire simplement trop bizarre pour être plausible.

« … Et lorsque je suis ressorti de l'observatoire, conclut Gabe, il n'y avait plus rien. »

Fontecilla ne fit aucun commentaire. Gabe était maintenant trop fatigué pour prétendre s'intéresser encore au visage de l'homme. Il laissa son regard remonter vers les étoiles. Il observa la constellation du Centaure. Là-bas, à seulement cinquante années-lumière, se trouvait un rocher connu sous le nom de Lucy. Il avait été établi que Lucy était en fait un diamant en forme de planète, un diamant de dix mille milliards de carats.

« Vous êtes sûr qu'il était mort ? demanda Fontecilla.

– Sur le moment, je l'ai cru, ouais.

– Je dois alors vous poser une question qui tombe sous le sens.

– Je ne sais pas ce qui est arrivé au corps, dit Gabe. Je ne m'étais absenté que quelques minutes. Quand je suis revenu de l'observatoire, la seule chose qui restait, c'était le sang. »

Fontecilla paraissait intégrer l'information. Son collègue, lui, semblait mal à l'aise. Gabe était de plus en plus convaincu que ces deux-là étaient télépathes et que, secrètement, ils échangeaient sur lui.

« Écoutez, dit Gabe. Je ne vois pas ce que je pourrais dire de plus. C'est ce qui s'est passé.

– Possédez-vous une arme, *Señor* Traylin ? »

La nuit dans le désert était froide, mais cela n'était pas la cause du frisson glacial qui lui parcourut l'échine à l'instant où il comprit les insinuations de Fontecilla. Gabe était un type lambda. L'existence qu'il menait était tout ce qu'il y avait d'ordinaire. Ce voyage jusqu'en Amérique du Sud avait été pour lui l'acte le plus courageux qu'il avait entrepris dans son existence. Il n'avait même jamais été verbalisé pour quoi que ce soit. Et maintenant, cette histoire. Un cadavre disparu. Lui-même suspect aux yeux du flic.

« Vous n'avez pas à répondre, dit Fontecilla, comme s'il relâchait son emprise sur Gabe, pour le moment du moins. Ce genre de questions m'échappe parfois. C'est peut-être ce qu'on appelle une mauvaise habitude, non ? poursuivit-il. Autant qu'on puisse le constater, il n'y a aucun délit ici. Un peu de sang séché, rien de plus.

– Ouais. Si vous le dites.

– Et des empreintes. »

Gabe releva les yeux.

« Vous avez des empreintes digitales ?

– Digitales ? Non, dit Fontecilla en secouant la tête. De pieds, oui. »

Il désigna le ruban jaune qui délimitait le périmètre de sécurité où les techniciens de la police scientifique rangeaient leur matériel.

« Des pas. Deux empreintes. L'une, je suppose, devrait correspondre à vos baskets de marque. »

Gabe regarda ses chaussures. Il les avait achetées sans regarder à la dépense, un peu avant de signer son contrat d'embauche au centre d'astronomie. Celle du pied gauche l'irritait au talon.

« Vous n'en avez pas trouvé d'autres ? Rien de… de plus grand ?

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? »

Il pensa à Gigante. *Après l'avoir tué, la créature avait emporté le corps.*

« Non, dit Fontecilla. Nous n'avons trouvé que deux paires seulement. Mais l'autre empreinte ne correspondait pas à des chaussures. »

Gabe chercha à retrouver le regard de l'homme et y parvint.

« Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Le type que vous dites avoir retrouvé mort ne portait pas de chaussures comme les vôtres ou les miennes. C'étaient des bottes. Des bottes avec des semelles très particulières. Comme celles de l'armée. »

Gabe resserra les doigts autour du mug de café.

« C'était un soldat ? »

Fontecilla écarta les bras en signe d'ignorance, tandis qu'au-dessus d'eux, Kepler scrutait les cieux en quête d'une réponse aux questions qu'il posait à la poussière cosmique.

Chapitre 3

Luke regarda attentivement l'hôtesse de l'air et dit : « Vous avez de très gros seins. »

Derrière son frère, Mira parut embarrassée.

Par bonheur, l'hôtesse n'avait pas giflé le jeune homme. Pareille à un joueur de poker aguerri, elle décrypta l'expression de son visage et comprit de quoi il en retournait. Sans broncher, elle conserva son sourire.

« J'espère que vous avez effectué un agréable voyage, monsieur, dit-elle.

– Je ne m'appelle pas *Monsieur*, répliqua-t-il. Je m'appelle *Luke*. »

Mira s'interposa – elle s'interposait toujours.

« Je suis désolée, madame, ce n'est pas ce qu'il voulait dire. »

Elle se sentit rougir de honte.

« En fait, ajouta-t-elle, c'est ce qu'il voulait dire, mais pas dans ce sens-là, si vous préférez.

– Aucune importance, dit l'hôtesse sans se départir de son sourire, et d'une manière aussi pondérée que celle d'un funambule sur sa corde.

– Il dit ce qu'il voit, comme il le voit.

– Aucune importance, je vous assure.

– Qu'est-ce qui n'a aucune importance ? demanda Luke. Qu'est-ce qui n'a aucune importance, sœurette ?

– Toi, répondit Mira en lui flanquant un coup de coude dans le dos. Et maintenant, tiens-toi tranquille, sinon on va droit dans le mur.

– Quel mur ?

– Laisse tomber. »

Elle passa devant l'hôtesse de l'air en essayant de rivaliser de sourires avec elle. Elle y parvint presque.

« Merci, dit-elle.

– Merci. Et bienvenue à Santiago. »

Mira poussa son frère hors de l'avion, et tenta, comme elle le faisait toujours, de dissiper d'un haussement d'épaules les rougissements d'embarras de son visage. Les distractions étaient les bienvenues. Nouvel aéroport. Nouvelle ville. Nouveau *continent*. Ce pays inconnu, c'était son coup de maître, sa victoire à la Rocky. Mira n'avait jamais voyagé à l'étranger auparavant, si bien qu'elle était sur ses gardes, passant sur le mode « casquette-spécial-danger », comme disait Luke, prêtant attention à tous les panneaux, à tous les bruits, et faisant en sorte de ne pas s'égarer en cherchant un taxi. Cette casquette-spécial-danger, Luke la portait aussi lorsqu'il s'agissait de traverser la rue ou de remplir sa baignoire d'eau chaude. C'était sa manière de se concentrer. Plus d'une fois, cette casquette invisible s'était interposée entre le danger et lui.

Et plus d'une fois aussi, ça n'avait pas été le cas.

« Ouah, regarde un peu ça ! »

Les yeux écarquillés, Luke désigna quelque chose ; peut-être l'homme avec sa guitare dans le dos ou la femme avec un dauphin tatoué.

« Ouah, ouah, et *ouah* !

– Ce n'est pas le moment de faire du tourisme, dit-elle. C'est les bagages ou une tarte.

– Une tarte ?

– J'en sais rien, moi. Comme ficher une tarte à quelqu'un si nos bagages sont perdus ou quelque chose comme ça. »

Luke s'absorba complètement dans le spectacle du tapis roulant noir qui faisait apparaître les valises depuis un trou dans le mur avant de les entraîner les unes à la suite des autres comme dans un manège bizarre. Mira savait que, pour l'instant du moins, il était calme – il devenait obsessionnel dès qu'un nouveau stimulus visuel se présentait à lui – et, tout en s'excusant, elle se fraya

un chemin entre les costumes et les robes de la foule, se démenant poliment pour récupérer leurs bagages.

« C'est parti, mon kiki », dit-elle.

Les valises étaient équipées de roulettes. Luke fit remarquer que c'était comme tirer un wagon, mais pas aussi amusant. Ce qui ne l'empêcha pas d'imiter de temps en temps le bruit des trains – tchou-tchou –, tout en traînant son bagage derrière lui.

Sans pour autant lâcher Luke d'un pas, les yeux de Mira se portaient partout autour d'elle. Elle était soulagée de n'avoir pas à faire étalage de son maigre arsenal de phrases espagnoles, la plupart des panneaux de signalisation étant aussi en anglais.

« Chouette endroit, décréta Luke. Chouette foule, chouettes fringues, *chouette-chouette-chouette*.

– Chouette comme un hibou », concéda Mira, n'écoutant que d'une oreille. Sortant de quelque part, l'écho d'une *tonada* chilienne se fit entendre. Au cours de ses recherches en vue de ce voyage, Mira avait entendu parler de ce genre de musique folklorique. Quant au voyage en lui-même, c'était une dernière et folle tentative pour essayer de trouver une réponse à l'exceptionnelle et incompréhensible aptitude de son frère. Une année ou presque passée à économiser, à planifier, à secrètement espérer. Peut-être la clé se trouvait-elle ici.

Peut-être.

Le trajet en taxi les projeta dans un monde de lumières de toutes sortes. Les feux de signalisation en tout premier lieu. Santiago était un agrégat architectural où le moderne se mêlait à l'ancien, mais avec les néons, les panneaux d'affichage numérique et le pullulement des phares de voitures, elle avait perdu sa spécificité culturelle pour devenir une grande ville comme n'importe quelle autre, agitée et bruyante.

« Joli, dit Luke, acquiesçant du menton encore et encore, sa large tête sans cesse ballottée. Joli comme chez grand-mère. »

Leur grand-mère était particulièrement fière de la créativité de ses décorations de Noël. Luke adorait aller chez elle. Seulement

voilà, Luke aimait tout. C'était un enfant de l'amour, un de ces bienheureux qui, dit-on, n'ont jamais connu l'âpreté de la haine ou l'amertume de la jalousie.

Mira enviait son naturel tout autant qu'elle souhaitait parfois qu'il en soit autrement.

Il se tourna vers elle, le sourire bien distinct malgré l'obscurité qui régnait à l'arrière du véhicule et que les reflets rouges et pourpres révélaient au passage.

« C'est-y pas chouette, Gretel ?

– Oui, Hansel, mais on ne dit pas *c'est-y*. »

Il arbora un large sourire comme pour dire qu'il savait cela, puis tira la langue.

Sa singularité mise de côté, c'était un frère tout ce qu'il y a de normal, insupportable. Ils étaient tous pareils.

« Vous êtes là pour le vin, j'imagine ? demanda le chauffeur.

– Pardon ? dit Mira en se penchant en avant.

– Le vin. La route des vins dans la vallée de Colchagua. Plein de fameux vignobles là-bas. Plein de touristes.

– Euh, non. Pas nous. Nous ne sommes pas des touristes.

– Île de Pâques ? Vous, c'est île de Pâques, non ?

– Non plus, non. »

Luke inclina la tête.

« Île de Pâques ? »

Il cligna des yeux, le pli épicanthique de la paupière supérieure étant l'un des traits caractéristiques, parmi bien d'autres, du syndrome de Down ; une anomalie chromosomique génitale sur laquelle Mira en savait presque autant que des tas de spécialistes. Au diable sa thèse de doctorat. Elle n'avait pas besoin d'un tel diplôme pour étudier, apprendre et étudier davantage encore.

« Une île de Pâques ? demanda Luke. Toute une *île d'œufs au chocolat* ? »

Le chauffeur du taxi avait à peine tourné le regard vers eux quand ils s'étaient installés dans la voiture, si bien qu'il n'avait rien remarqué de différent chez Luke. Soit il n'avait rien remarqué, soit il avait mis un point d'honneur à être poli.

« Non, non, c'est là où il y a ces gigantesques visages. Les statues, tu sais ? Des pierres énormes, avec des yeux immenses. Ils regardent vers la mer et ils attendent.

– Ils attendent quoi ? » demanda Luke.

La question était précise, preuve d'une intense curiosité de sa part. Le léger handicap mental de Luke était marqué par des exemples d'extrême curiosité, comme de minuscules points de soudure qui faisaient de lui un sujet un peu hors norme. Son syndrome de Down était une mosaïque à mille et une facettes, mais plus remarquable encore, cela signifiait que son QI était dans la moyenne supérieure à celui d'autres individus touchés par le même handicap. Cependant, il n'aurait pu vivre de manière autonome, et ce pour diverses raisons, notamment à cause des fluctuations de sa mémoire. Il oubliait de fermer la porte d'entrée après être sorti ou d'éteindre le gaz de la cuisinière, ou encore de veiller à ne pas mettre d'objets métalliques dans un four à micro-ondes. Tout cela avait nécessité la présence constante de Mira durant les vingt-sept années de son existence.

« Attendre. Pour. Quoi ? dit-il lentement, articulant précautionneusement chaque mot, avant de les relancer tous en une seule rafale : Attendrepourquoiattendrepourquoi ? »

Le chauffeur leva la main comme pour faire signe.

« Parfois, attendre quelque chose, c'est encore mieux que de l'avoir tout de suite. Je sais pas si je me fais comprendre. Tout mon anglais, c'est par la télévision que je l'apprends.

– Malheureusement, dit Mira. C'est aussi comme ça que les Américains apprennent le leur.

– Avec *Miami Vice*, c'est fou ce qu'on apprend.

– Je ne savais pas que ça passait encore à la télévision.

– Chez moi, j'ai les quatre premières saisons en DVD. »

Il lui adressa un sourire dans le rétroviseur.

« Je voulais être Don Johnson quand j'étais enfant et que je me projetais dans une vie d'adulte, vous savez, et maintenant je suis chauffeur pour les touristes.

– Nous ne sommes pas des touristes », répéta Mira, mais trop faiblement pour pouvoir être entendue.

Luke, le nez presque contre la vitre, observait attentivement le paysage.

Quelques minutes plus tard, le taxi s'arrêta en face de l'hôtel. Même à minuit passé, les trottoirs faisaient étalage de leur quota d'humanité. Femmes en jean de marque, pendues au bras de Jules au regard ténébreux et en blouson de cuir. Des clochards défoncés rôdaient par bande de deux ou trois, le bout rougi de leur petit cigare brillant comme un œil supplémentaire perçant l'ombre de leur capuche de pull. Le son du hip-hop s'échappant des stéréos qu'écoutaient les étudiants se fracassait contre la musique des radios traditionnelles avec leurs morceaux de *cueca*, la danse nationale chilienne. De scintillants panneaux lumineux vantaient en espagnol des choses que Mira ne comprenait pas.

Elle sortit du véhicule, Luke lui emboîta le pas. Une fois sur le trottoir, il pivota sur lui-même, essayant d'embrasser tout le paysage d'un seul regard. Il prit son appareil photo et mitrailla un type qui jouait du tambourin au coin de la rue en chantant une sorte d'air folklorique, une boîte en métal entre les pieds pour récolter les pièces de monnaie. Luke paraissait satisfait d'épuiser toute la mémoire de son appareil photo numérique, sur place, juste à côté du taxi.

Mira paya la course au chauffeur, sans oublier d'y ajouter ce qu'elle croyait être un décent pourboire en pesos. Elle n'avait pas passé autant de temps qu'elle l'aurait souhaité à étudier les divers taux de change ; il y avait eu tant d'autres choses à faire.

« Gracias », dit-elle.

Le chauffeur empocha l'argent et releva les yeux vers Luke qui était tout occupé, à coups de clichés, à rivaliser avec le photographe Jimmy Olsen, pote de Superman.

« Il est content d'être là, hein ?

– Ça ne fait pas un pli !

– Vous deux, vous êtes frère et sœur ? De la même famille ?

– Pas simplement frère et sœur. »

Esquissant un aimable sourire tandis qu'elle soulevait son sac de voyage, Mira se tourna vers lui et dit :

« Nous sommes jumeaux. »